

IDENTITÉ COMMUNISTE À CONTRETEMPS ¹

L'identité communiste ?

Rien de plus simple. Quand on n'a pas eu la chance (ou la malédiction), - c'est mon cas, de naître prolo, smicard, homo, juif, nègre, arabe, kurde, palestinien, chilien, afghan, etc. ou de devenir chômeur, camé, femme violée, délinquant, etc., la choix d'être communiste présente cet avantage incomparable de pouvoir adopter toutes ces "identités" à la fois. A chaque identification à chacune de ces identités, sur le mode évidemment de la solidarité de classe, et non de celle des dames patronnesses, le choix se conforte et se confirme. Comme les occasions ne risquent pas de manquer, ni l'ouvrage, voilà un engagement que la pratique, quant à elle, n'est pas près de remettre en question.

En principe, il n'est pas difficile non plus d'officialiser ce choix. Il existe à peu près partout des organisations,-les P.C., qui, en échange d'un bulletin d'adhésion, vous remettent une carte. D'identité. Théorique et politique.

En principe, avant. Car, aujourd'hui, en France, il est clair que cette adéquation entre les tâches et les moyens est gravement faussée. Depuis plus de dix ans, le P.C.F. n'en finit plus de brouiller les cartes et de changer d'identité, comme un clandestin, qui, à force d'usurpation et de trafic (d'identité), de faux passeports, de maquillages, aurait oublié jusqu'à son propre nom. Si la direction s'y retrouve, les yeux fixés sur son auto-préservation d'appareil,-le seul même qui dure, les militants, pour leur part, et les électeurs ne s'y reconnaissent plus. Saisis du tournis, ils désertent en masse la piste de danse et vont faire tapisserie. La préparation du prochain congrès semble même avoir renoncé à l'élection d'un autre peuple. Avec le "Rassemblement populaire majoritaire", resucée de "l'Union du peuple de France", passée de 17 à 6% d'influence nationale, les mots eux-mêmes ne veulent plus rien dire. La langue de bois dont on faisait les flûtes a fini de les dévoyer.

Alors, aller en face,-au P.S. ? L'identité d'emprunt et le marché aux puces idéologique ? Comment reprocher à certains d'y penser, dans l'opiniâtre refus de mettre les pouces et de faire le jeu d'une réaction plus revancharde que jamais ? ...

¹ *Rencontres Communistes Hebdo* n°149, 29.11.1985 (le bulletin du mouvement du même nom fondé par Henri Fizbin, ancien dirigeant de la fédération de Paris du PCF, exclu du PCF en 1981).

C'est pourtant se tromper de période historique et croire à des possibles désormais caducs. L'expérience engagée, dans les conditions que l'on sait, en 1981, a d'ores et déjà délivré sa leçon. Elle marque le fin des réformismes, aussi bien socialiste (ou social-démocrate) que communiste (ou stalinien). Je ne dis pas des "illusions" réformistes, ce qui laisserait entendre que quelques gros malins, tenants des "natures" éternelles, ne les auraient pas partagées (nous connaissons ces hardis prophètes du pire). Je ne donne, non plus, aucune acception péjorative au réformisme ; il est arrivé, et il arrivera sans doute encore, que, dans des contextes et des conjonctures déterminés, des *politiques* réformistes ne soient pas sans cohérence ni efficacité. Mais en l'occurrence nous n'avons pas eu affaire à des politiques. De la part de ceux qui voulaient "changer la vie" comme de ceux qui, plus prudemment, se contentaient de "changer de cap", et les uns et les autres assurant, - un temps il est vrai, que le Programme commun ouvrirait la voie au socialisme, ici pas de profonds changements de "structure", là par l'effet cumulatif de "petits pas", qu'avons-nous vu d'autre que des pratiques empiriques, au coup par coup, au jour le jour, rectifiées à peine engagées, contradictoires, sans audace, ni dessein à long terme ? Un pas en avant, deux pas en arrière : les sautilllements de la marelle, au lieu et place des ténacités d'une progression d'évidence difficile. En clair, le P.S. et le P.C., *ensemble*, n'ont fait que gérer la crise du *capitalisme*. Aucune proclamation d'intention, aucune dénonciation des responsabilités (la faute à l'autre), pas même les fameuses mesures sociales, peu à peu annulées, ne changeront rien à *ce fait*. D'où les bras cassés et l'effroyable gaspillage des forces vives du travail (la paix des classes) et de l'intelligence (le silence des intellectuels !). A noter qu'un double phénomène institutionnel, objet du consensus, général celui-là, de tous les chefs, a en permanence reconduit et garanti cet état de choses : celui de la constitution de la Vème, qui ne concerne pas seulement l'exercice du pouvoir, de plus en plus centralisé, pyramidal, personnalisé et donc secret, mais qui a littéralement contaminé et perverti toutes les formations politiques et syndicales, sans *aucune* exception, car elles l'ont constamment reproduit et intériorisé ; celui du règne des médias, audio-visuels singulièrement, qui a consacré, sous toutes ses formes, l'hégémonisme américain (il n'est que de comparer la façon dont il a été rendu compte des élections aux Etats-Unis et au Nicaragua), et rabaissé, par un consensus tout aussi général, le vie politique au niveau dérisoire et grotesque d'un

jeu de marionnettes. L'absentéisme abstentionniste qui régit la démission politique de masse de l'autre côté de l'Atlantique est peut-être pour demain.

Alors, l'identité ?

Que propose-t-on ? Du côté P.C., une direction qui s'était déjà illustrée par la production de notions aussi fécondes en matière de théorie que celles de "retards" et de "butoirs", vient de se surpasser dans l'invention d'un concept politique, proprement inouï dans l'histoire du mouvement ouvrier, celui de *GENS*. "Aller vers les gens", tel est le programme du parti "révolutionnaire". Côté P.S., côté également, par conséquent, du recours des désespérés du premier, que trouvons-nous ? Un autre mot : la GAUCHE. Aussi creux que le précédent. Aussi vide de toute ligne politique. "Aller vers les gens", "être de gauche" : 15 ans (20, 50, un siècle ?) de luttes et d'espérances n'auraient eu pour seul résultat que ces fétiches volontaristes, ces symptômes de démission ? Qui peut sérieusement croire, aujourd'hui, qu'ils seront de quelque efficace pour contrer une Droite,-appelons la par son nom, la bourgeoisie, si visiblement prête à tout pour revenir "aux affaires", au pouvoir, et recouvrer une légitimité politique, qui lui a été si peu contestée jusqu'ici ? OU, à plus forte raison, qu'ils seront à même de procéder aux mutations sociales radicales que la crise a rendues nécessaires ?

Aux fantasmes du redressement, toujours différé, à quoi sont hélas réduites nos pratiques du cours terme, ce ne sont pas les complaisances pessimistes qu'il s'agit d'opposer, mais le courage et la lucidité politiques. Le moment de vérité est venu. Tous nos vieux rois sont nus, inconsistantes les réformes. Il faut se faire à l'idée de l'échec, en prendre la mesure et retourner au charbon. Que ce sera laborieux, long et difficile. Que si nulle recette n'est disponible en dehors des luttes (de classes) de ce temps, dont nous voyons bien que les configurations ne sont pas encore arrêtées, les forces, pour anesthésiées qu'elles soient, n'en existent pas moins. Notre identité n'est pas derrière nous comme une dépouille, elle est devant, réactualisée par la crise, comme la seule réponse qui lui soit adéquat. Elle a gardé son nom : révolution. Dont en dépit des sarcasmes à la mode et des fanfaronnades modernistes, de droite comme de gauche, en dépit également du démenti de la situation réelle, le programme est à notre ordre du jour, celui de la recomposition du mouvement révolutionnaire dans ce pays. C'est l'unique alternative aux ersatz, aux renoncements et aux démissions, si fréquentés par nos contemporains. L'histoire nous l'a imposée, point nos amertumes. Je n'ai pas la phobie de ces mots. De l'utopie non plus, ce

désir du futur. Etre taxé d'idéologue ne me gêne en rien. Je vois, au contraire, dans ce qualificatif, assignée à l'intello de base la tâche qui lui revient,-contribuer, à sa place, modestement, à la transformation des idées en force matérielles. Comme disait le père Marx.

Georges Labica, nov. 1984